

# La partitocratie belge sous la loupe

**La Belgique présente un niveau exceptionnellement élevé de pouvoir partisan qui dépasse significativement celui de la plupart des démocraties européennes.** (CRISP asbl) (crisp) Les partis politiques belges contrôlent quasi-totalement la sélection des candidats, exercent une discipline de vote stricte, disposent de 75 millions d'euros de financement public annuel, (Weneedtotalk) nomment plus de 31 800 mandataires dans les institutions publiques, et négocient en exclusivité la formation des gouvernements pendant des centaines de jours. (RTBF) Cette concentration du pouvoir s'inscrit dans un système institutionnel complexe où la fragmentation linguistique et la multiplication des niveaux de pouvoir renforcent paradoxalement la centralité des partis comme seuls acteurs capables d'assurer la cohésion politique. Cependant, ce système fait l'objet d'un débat intense entre ceux qui y voient un obstacle à la démocratie authentique et ceux qui considèrent ce rôle comme légitime et nécessaire à la stabilité d'un pays profondément divisé.

## Un contrôle institutionnel quasi-total des partis

Le système politique belge confère aux partis un pouvoir formel considérable à tous les niveaux.

(CRISP asbl) (crisp) **Les partis "confectionnent" littéralement les listes électorales** selon les termes du Centre de Recherche et d'Information Socio-Politiques (CRISP), (CRISP asbl) sans aucune régulation légale sur leurs méthodes de sélection des candidats. Cette absence de règles crée un "secret" autour des processus internes, permettant aux directions partidaires d'exercer un contrôle discrétionnaire sur l'ordre des candidats et l'attribution des places éligibles. (Cairn)

La discipline de vote constitue un autre pilier du pouvoir partisan. Le système belge se caractérise par une **"généralisation de la discipline de vote au sein des partis"** où les parlementaires deviennent les "exécutants de ce que les présidents des partis ont décidé". (CRISP asbl) (crisp) Cette discipline s'exerce à travers quatre mécanismes : la convergence naturelle d'opinions, la socialisation avec les autres mandataires, la persuasion par les avantages obtenus, et ultimement la coercition avec menaces de sanctions comme l'exclusion du groupe ou le retrait de l'investiture. (Cairn.info)

Le financement public massif renforce cette autonomie partidaire. **Avec 75 millions d'euros distribués annuellement**, la Belgique figure parmi les pays européens où les partis dépendent le plus des subsides publics, représentant environ 75% de leurs revenus totaux. (crisp +2) Cette dépendance, deux fois supérieure au niveau allemand, crée ce que les experts nomment un risque de transformation des partis en "branche de l'État" au-delà du seuil critique de 80% de financement public.

## 31 800 mandataires sous influence partidaire

L'ampleur du système de nominations politiques en Belgique dépasse celle de la plupart des démocraties européennes. **Une étude de l'UCLouvain recense 31 806 mandataires politiques**, soit littéralement "1 mandataire par km<sup>2</sup>". (RTBF) Cette densité exceptionnelle s'explique par la multiplication des niveaux

institutionnels et la tradition de répartition des postes selon la clef D'Hondt, proportionnellement aux résultats électoraux des partis.

Les 323 intercommunales, générant plus de 10 milliards d'euros de chiffre d'affaires, constituent un exemple emblématique de cette influence. (RTBF) Les partis négocient âprement la répartition des quelque 10 000 postes d'administrateurs, créant un vaste réseau d'influence économique. (RTBF) Les entreprises publiques (bpost, SNCB, Proximus, Brussels Airport), les organismes culturels (Bozar, Théâtre royal de la Monnaie) et même les conseils d'administration des médias publics (RTBF, VRT) fonctionnent selon ces équilibres partidaires. (La Libre)

L'évolution récente illustre cette logique : lors de la formation du gouvernement Arizona en 2025, les négociations ont duré **près de 240 jours**, avec des "tractations âpres" entre partis non seulement pour les portefeuilles ministériels, mais aussi pour l'ensemble des nominations dans la sphère publique et para-publique. (Wikipedia) (Wikipedia)

## Des négociations gouvernementales qui révèlent la centralité des partis

La complexité du système fédéral belge transforme les négociations gouvernementales en démonstration du pouvoir partisan. **Les records mondiaux de durée de formation gouvernementale** - 541 jours en 2010-2011, (Robert Schuman Foundation) 494 jours pour le gouvernement Vivaldi en 2020 (Wikipedia) (Telos) - illustrent un processus où les présidents de partis négocient en exclusivité, loin des institutions parlementaires théoriquement compétentes. (The Conversation) (Touteleurope)

Ces négociations marathon révèlent plusieurs mécanismes du pouvoir partisan. D'abord, l'exclusion de facto de la société civile du processus démocratique : seuls les partis disposent de la légitimité pour négocier les coalitions. (The Conversation) Ensuite, la centralisation des décisions au niveau des directions partidaires : même les ministres doivent parfois "consulter la direction de leur parti" lors des réunions d'intercabinet selon le CRISP. (Cairn) Enfin, la subordination du programme gouvernemental aux équilibres inter-partidaires : les accords de coalition détaillés définissent non seulement les politiques mais aussi les mécanismes de contrôle de l'action gouvernementale par les partis de la majorité.

La formation du gouvernement Arizona (2025) illustre ces dynamiques. Après l'échec de Bart De Wever comme formateur en novembre 2024, les négociations se sont poursuivies exclusivement entre présidents de partis, aboutissant à un accord après **"près de soixante heures de négociations"** continues, (Wikipedia) (Wikipedia) démontrant que les décisions cruciales se prennent en dehors des institutions formelles. (The Conversation) (Wikipedia)

## Une position européenne extrême mais pas unique

La comparaison européenne situe la Belgique à l'**extrémité "parti-ocratique" du continuum démocratique**. Sur l'indice de financement public, la Belgique rejoint le groupe de tête avec la Finlande, l'Irlande et la Roumanie (plus de 75% de financement public). (crisp +2) Concernant la discipline de vote, seules la France et l'Allemagne atteignent des niveaux comparables, mais dans des contextes institutionnels offrant plus de contrepoids.

La durée de formation gouvernementale constitue un indicateur particulièrement révélateur. Avec des moyennes de 150 à 300 jours, **la Belgique dépasse largement les standards européens** <sup>(Telos)</sup> : l'Allemagne (30-100 jours), les Pays-Bas (40-80 jours), et même l'Italie réputée instable (30-60 jours). <sup>(The Conversation)</sup> Cette anomalie s'explique par la nécessité de négocier simultanément à sept niveaux de pouvoir (fédéral plus six entités fédérées) et par l'absence de mécanismes institutionnels accélérant le processus.

Cependant, cette situation n'est pas totalement isolée. L'Italie présente historiquement une "lottizzazione" comparable pour le contrôle des médias publics, tandis que certains länder allemands connaissent des pratiques de nomination politique similaires. La spécificité belge réside dans la combinaison systémique de tous ces éléments : financement public élevé, discipline stricte, nominations étendues et processus de formation complexes.

## Arguments pour une partitocratie problématique

Les critiques académiques du système belge s'articulent autour de plusieurs arguments documentés. **La concentration du pouvoir dans les directions partidaires** transformerait le Parlement en "simple chambre d'entérinement" selon Frederik Verleden (CRISP). Les parlementaires, décrits comme des "presse-boutons", voient leur autonomie constitutionnelle théorique annulée par la discipline de parti absolue. <sup>(CRISP asbl +2)</sup>

Cette critique s'appuie sur des données de représentativité sociale. **Plus de 66% des parlementaires sont diplômés universitaires** contre seulement 6% disposant uniquement d'un diplôme secondaire, révélant un système de cooptation plus qu'une représentation authentique de la diversité sociale.

<sup>(revuepolitique)</sup> Les mécanismes de sélection interne aux partis privilégient les profils conformes aux attentes de l'appareil plutôt que la diversité des parcours et des opinions.

La politisation persistante de l'administration constitue un autre angle critique. Malgré les réformes (Selor) visant à objectiver les recrutements, la pratique des nominations selon les équilibres partidaires perdure, créant ce que le CRISP définit comme une "prise de décision faisant primer l'intérêt des partis sur l'intérêt général". <sup>(Politique)</sup> <sup>(revuepolitique)</sup> Les exemples récents incluent le blocage de nominations de dirigeants pourtant classés premiers par les jurys de compétence, pour des raisons d'équilibre politique.

<sup>(La Libre)</sup>

L'excessive dépendance au financement public pose également problème. Les experts Fernando Casal Bertoa et Alejandro Ecker considèrent qu'au-delà de 80% de financement public, les partis perdent leur capacité représentative authentique pour devenir des prolongements de l'appareil d'État, coupés des préoccupations citoyennes réelles. <sup>(Follow the Money)</sup>

## Arguments pour une fonction légitime et stabilisatrice

La défense académique du système partisan belge s'appuie sur la théorie de la démocratie consociative d'Arend Lijphart, qui considère la Belgique comme **"l'exemple le plus parfait d'une consociation"**.

[Cairn](#) [Cairn](#) Dans cette perspective, les partis assurent une fonction essentielle de stabilisation dans une société profondément divisée linguistiquement et idéologiquement. [Wikipedia](#)

La discipline de parti, loin d'être un défaut démocratique, permettrait "d'assurer le bon déroulement du vote d'une loi et le maintien de la coalition" dans un contexte de fragmentation politique extrême.

[Politique](#) [revuepolitique](#) Avec 12 partis représentés au Parlement fédéral après les élections de 2024, [European Elections](#) [Wikipedia](#) l'absence de mécanismes de cohésion partidaire rendrait la gouvernance quasi-impossible. [Telos](#) **La stabilité gouvernementale belge, malgré la dispersion électorale**, constitue selon Cairn.info un acquis remarquable rendu possible par la "pratique du compromis" incarnée par les partis. [Cairn](#) [Wikipedia](#)

L'argument de l'expertise constitue un autre pilier défensif. Les partis "disposent d'une expertise large et variée, ce qui leur permet d'avoir une vision complète et cohérente sur les principaux enjeux" face à la complexité technique croissante des politiques publiques. [revuepolitique](#) [CRISP asbl](#) Cette intermédiation structurée offrirait une alternative préférable aux dérives populistes de la "démocratie directe" ou aux risques de captation par des groupes d'intérêt particuliers.

La légitimité électorale renforce cette argumentation. Le **vote obligatoire** (taux de participation supérieur à 90%) [Wikipedia](#) et le système proportionnel garantissent que les partis représentent effectivement la volonté populaire exprimée dans les urnes. [Infor Jeunes](#) [Wikipedia](#) Leurs négociations et compromis reflètent alors les équilibres sociopolitiques réels plutôt qu'une confiscation du pouvoir par des élites auto-proclamées.

## Tentatives de réforme et résistances du système

Les dernières décennies ont vu plusieurs tentatives de "nouvelle culture politique" visant à tempérer la domination partidaire. **Les réformes Arc-en-Ciel (1999)** ont créé le Selor pour objectiver les recrutements administratifs, introduit des plafonnements de rémunérations parlementaires et renforcé les déclarations de patrimoine. [Politique](#) [revuepolitique](#) Plus récemment, l'instauration de registres de lobbying dans trois parlements (2018-2024) et la création de commissions de déontologie illustrent cette volonté réformatrice.

Cependant, l'efficacité de ces réformes reste débattue. Le panel citoyen "We Need to Talk", initié en 2020, a formulé 34 propositions de réforme du financement des partis, mais **"1217 jours plus tard, force est de constater que bien peu de progrès ont été réalisés"** selon 67 personnalités signataires d'une carte blanche en 2024. [Wikipedia](#) Cette inertie s'explique notamment par le fait que ce sont les partis eux-mêmes qui décident de toute réforme du système dont ils bénéficient. [RTBF](#)

Les résistances s'observent également dans la composition des organes de contrôle. Les commissions de déontologie restent souvent composées d'anciens mandataires politiques, perpétuant selon le PTB un système de "contrôle politique par le politique". [Ptb](#) Les scandales récurrents (affaire Carlo Di Antonio créant "un trou de 140 millions" à la Sofico, polémiques sur les nominations dans diverses institutions) [Wikipedia](#) révèlent les limites des mécanismes actuels de transparence et de contrôle.

## Évolutions récentes et nouveaux défis

Le paysage politique belge connaît des transformations qui questionnent l'équilibre traditionnel des pouvoirs. **L'analyse universitaire (UAntwerpen/UCL) documente un "virage à droite généralisé"** : le MR est devenu le "parti le plus à droite de Belgique sur le plan socio-économique", [\(Wikipedia\)](#) Vooruit a glissé vers le centre-gauche, Les Engagés occupent l'ancien espace centre-droit du MR. [\(RTBF\)](#) [\(Wikipedia\)](#) Ces recompositions idéologiques modifient les logiques de coalition et potentiellement les équilibres de pouvoir interne aux partis.

Les percées électorales de formations "antisystème" ajoutent une nouvelle dimension au débat. Pour la première fois en 2024, **le Vlaams Belang dirige des communes en Flandre et le PTB dirige des communes en Wallonie et à Bruxelles.** [\(ECPS\)](#) [\(La Libre\)](#) Ces succès électoraux d'formations critiques de la "particratie" traditionnelle interrogent la légitimité du système établi et pourraient forcer des évolutions.

La digitalisation des campagnes transforme également les dynamiques partidaires. Les dépenses sur les réseaux sociaux ont été multipliées par 5,5 entre 2019 et 2024 (de 1,32 à 7,4 millions d'euros), [\(RTBF\)](#) créant de nouveaux canaux d'influence et potentiellement de nouveaux rapports de force entre partis établis et mouvements émergents. [\(RTBF\)](#)

## Conclusion

Le système politique belge présente effectivement un niveau de pouvoir partisan exceptionnellement élevé en comparaison européenne, justifiant largement la qualification de "partitocratie". [\(CRISP asbl +2\)](#) Les mécanismes institutionnels, financiers et informels convergent pour placer les partis, et particulièrement leurs directions, au centre de l'ensemble des processus décisionnels. Cette concentration du pouvoir dépasse celle observée dans des démocraties comparables et pose des questions légitimes sur l'équilibre démocratique. [\(Taylor & Francis\)](#)

Cependant, ce diagnostic factuel n'épuise pas la complexité de l'évaluation normative. La fonction stabilisatrice des partis dans un système institutionnel d'une complexité unique, leur rôle dans la gestion des clivages communautaires, et leur légitimité électorale constituent des arguments défensifs non négligeables. [\(Cairn\)](#) [\(Cairn\)](#) La question n'est peut-être pas tant de savoir si les partis ont "trop" de pouvoir en valeur absolue, mais plutôt d'identifier les ajustements permettant de concilier cette fonction structurante avec les exigences démocratiques de transparence, de représentativité et de redevabilité.

Les évolutions en cours - recompositions idéologiques, percées antisystème, digitalisation - créent une fenêtre d'opportunité pour des réformes qui semblaient jusqu'ici impossibles. L'enjeu pour la démocratie belge consistera à préserver les acquis de stabilité institutionnelle tout en répondant aux attentes citoyennes légitimes de renouvellement et de transparence démocratique.